

Recherches sociographiques



Denise LEMIEUX (dir.), *Familles d'aujourd'hui*

Andrée Fortin

Volume 32, numéro 1, 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/056598ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/056598ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Fortin, A. (1991). Compte rendu de [Denise LEMIEUX (dir.), *Familles d'aujourd'hui*]. *Recherches sociographiques*, 32(1), 127–129.

<https://doi.org/10.7202/056598ar>

Dans cette étude de cas, les ouvriers semblent conserver des comportements issus des méthodes tayloriennes du travail. Le changement de mentalité n'accompagne pas obligatoirement la nouvelle approche. Cependant, la particularité de l'expérimentation tient au fait qu'elle ne bénéficie d'aucun support institutionnel. En effet, durant les dix années qu'elle dure, le statut du groupe semi-autonome sera toujours marginal par rapport à l'entente patronale-syndicale et au mode dominant d'organisation du travail dans les autres unités chez Steinberg. Il aurait été bon que les auteurs poussent un peu plus loin leur analyse de ce côté, en faisant plus qu'effleurer le sujet. Il semble évident que les mécanismes de résolution des litiges entre patrons et employés sont inutiles et désuets et que l'une des difficultés réside autant dans les tensions internes que dans l'absence de mécanisme institutionnel pour régler les conflits. Le groupe semi-autonome se trouvant dans un univers sans précédent ne peut s'inspirer de l'organisation tayloriste pour dénouer les impasses. De plus, malgré sa neutralité affichée, le syndicat joue un rôle nébuleux du début à la fin.

C'est un ouvrage important pour la sociologie du travail que nous livrent Michel Brossard et Marcel Simard. En effet, il importe de connaître comment s'opèrent les changements et non seulement leurs résultats. Dans un contexte de renouvellement de l'ordre productif d'où prennent forme de nouvelles modalités de régulation à travers l'innovation de la gestion participative, la mobilisation des compétences des employés ou l'implantation des nouvelles technologies, l'entreprise est devenue un espace social où les expériences qui y foisonnent seront cruciales pour la constitution d'une forme sociétale postindustrielle.

Denis HARRISSON

*Centre de recherche en évaluation sociale des technologies,
Université du Québec à Montréal.*

Denise LEMIEUX (dir.), *Familles d'aujourd'hui*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1990, 234 p. (Actes du Colloque « La famille contemporaine », 25-26 mai 1989, à Québec.)

Le recueil a repris le pluriel du titre de l'exposition « Familles », au Musée de la civilisation de Québec, dans le cadre de laquelle se tenait le colloque sur « La famille contemporaine ». Les défis qu'affrontent les familles d'aujourd'hui seraient, selon la quatrième de couverture, « la réalisation de nouveaux rapports conjugaux, l'égalité des sexes, la valorisation de l'enfant, le souci du niveau de vie », thèmes qu'on retrouve plus ou moins systématiquement au fil des pages, avec celui de la communication, à la fois valorisée et obligatoire, aussi bien entre les parents qu'avec les enfants dans un contexte changeant où nulle norme ne prévaut plus et où, donc, tout un chacun doit inventer sa famille et son couple.

Le livre, comme le colloque, s'adresse au grand public et aux intervenants du secteur familial. Aussi y trouvera-t-on plutôt des synthèses que des travaux originaux. À cet égard, les étudiants en tireront également profit.

Qu'il s'agisse de synthèses ne signifie pas absence d'intérêt, surtout quand elles n'en recourent pas d'autres; je pense en particulier à celles de Simon LANGLOIS, «L'avènement de la société de consommation: un tournant dans l'histoire de la famille» (à quand sa grande œuvre sur la consommation et les modes de vie au Québec?), et de Denise LEMIEUX, «Enfants et familles du passé: une histoire entre mythes et réalités». Par contre, d'autres apportent une vision nouvelle, en particulier Pierre TEASDALE et Martin WEXLER, «Dynamique de la famille, ajustements résidentiels et souplesse du logement», sur les réaménagements de l'espace domestique à différentes étapes du cycle de la vie, chez des propriétaires de duplex ou de maisons unifamiliales.

Deux axes sous-tendent l'organisation de l'ouvrage. Le premier, explicite, est temporel; aussi la première partie regroupe-t-elle des textes situant la famille dans son évolution... vers des familles. Mais parler de changement oblige à préciser le point de référence; ce faisant, on réalise que la situation n'a peut-être pas tant changé. Il faut prendre garde autant à la «nostalgie rétrospective», selon l'expression de Michel CLAES, qui fait idéaliser la famille d'autrefois et oublier ce contre quoi se sont rebellés les jeunes des années soixante et soixante-dix, qu'aux pièges de la mémoire. Ainsi, les familles nombreuses n'étaient «certes pas majoritaires, mais comme elles fournissaient plus de la moitié des enfants, leur présence est décuplée dans les souvenirs». (P. 64.) Les deux autres sections concernent les familles d'aujourd'hui.

L'axe implicite qui démarque la deuxième partie de la troisième est la frontière entre les familles «qui marchent» et celles «qui ne marchent pas». La deuxième s'intéresse aux familles «normales», scrute l'architecture, le partage des tâches, le marché du travail par rapport au travail domestique. Je souligne ici la contribution de Lucie MERCIER, résumant les conclusions d'une publication à venir, sur le partage des tâches. Contrairement à ce qu'on a souvent dit et lu, cette recherche montre que le partage égalitaire n'est pas le fait des couples de professionnels; le facteur décisif serait l'âge, les jeunes couples, toutes classes confondues, partageant davantage que leurs aînés.

La dernière partie, consacrée aux «soutiens à la famille», met en relief les écueils qui guettent les familles contemporaines. La question du soutien est abordée surtout sous l'angle des problèmes rencontrés, ce qui n'est pas très approprié, car, si on en croit le conseil de la Famille, toutes les familles ont besoin de soutien dans un monde qui n'est pas fait pour elles. Preuve que le titre de cette partie convient mal, que vient y faire un texte sur les fugueurs où il n'est nullement question de soutien? Je ne conteste pas la pertinence des propos de Léon BERNIER, car les fugues mettent bien en évidence des problèmes familiaux, mais leur place dans l'ensemble et, surtout, le titre de cette section.

Qu'il y ait plusieurs textes de synthèse a un bon côté: cela permet d'enfoncer quelques clous, ce que fait la démographe Madeleine ROCHON quand elle rappelle que les enfants naissent *grosso modo* dans un couple, mais qu'il y a de moins en moins de femmes vivant en couple. Au-delà de la fécondité, c'est toute la question des relations entre hommes et femmes (que traitent les textes de Renée B-DANDURAND sur le mariage et de Lucie MERCIER sur le partage des tâches) qui est sous-entendue. Rochon insiste aussi sur la précarité économique dans laquelle se débattent les jeunes et qui n'est certes pas un incitatif à la fécondité. Dans le même sens, Agnès PITROU, à propos de l'articulation entre vie professionnelle et vie familiale, conclut qu'il faut ni plus ni moins instaurer de «nouveaux rapports sociaux». Implicite, ce sont les familles de demain qu'on interpelle ici, mais aussi et surtout l'ensemble de la société.

Le texte de Jacques MERCIER sur les centres d'accueil est doté d'un appendice intitulé «Note aux chercheurs», même s'ils ne font pas partie à proprement parler du public cible de l'ouvrage. Cette note est en fait un appel et propose divers objets. On en retient non seulement un besoin d'approfondissement, mais surtout de diffusion des résultats, car de la recherche, il s'en fait beaucoup, mais, trop souvent, les rapports dorment sur les rayons des bibliothèques universitaires ou dans les classeurs des centres locaux de services communautaires, des centres de services sociaux (C.S.S.), des départements de santé communautaire, etc., sans même circuler entre les établissements homologues: ce qui se fait dans un C.S.S. a une probabilité non négligeable d'être reproduit à peu de choses près par le centre voisin. Un ouvrage comme celui-ci parviendra peut-être à combler en partie ce besoin.

Andrée FORTIN

*Département de sociologie,
Université Laval.*

Marguerite PARADIS, *Histoires de passion et de raison, jeunes et itinérantes*, Montréal, Remue-ménage, 1990, 148 p.

L'objectif de Marguerite Paradis est de parler de l'itinérance jeune et féminine de manière à refuser ce qu'elle nomme l'approche dominante, celle qui consiste à considérer ces jeunes femmes comme des déviantes. La manière de rétablir dans leur humanité ces personnes dont la situation est « beaucoup plus qu'un simple miroir des oppressions vécues quotidiennement par les femmes avec abri » (p. 12) se fera sous la houlette du féminisme. Le rétablissement du statut social passe par une charge des institutions décrites comme autant de faces du pouvoir masculin dans notre société. Jusque dans l'itinérance, « l'Homme avec son grand H recouvre les femmes de sa cape ». (*Ibid.*) L'auteure égratigne même le discours féministe au détour, lui qui a gardé la « consigne du silence » sur la place des itinérantes. (P. 44.)

Si le fait d'être femme vient doubler la marginalité de l'itinérante (p. 48), celui d'être jeune n'a rien pour atténuer la situation. Cet aspect occupe près de la moitié du texte, soit 60 pages. Le moins qu'on puisse dire, c'est que les données empruntées par l'auteure pour tracer son portrait de la jeunesse n'ont rien de réjouissant. Ainsi les jeunes constituent un groupe social à qui notre société fait peu de place. Les institutions dans lesquelles ils vivent sont traversées de tension; c'est le cas de la famille et de l'école. Le travail est le lieu de l'exploitation, encore plus pour les jeunes femmes. La pauvreté, l'exclusion et l'itinérance caractérisent l'état d'impuissance de la jeunesse d'aujourd'hui qui, par le suicide, porte un jugement sur l'existence. Ce sombre tableau ne trouve pas de meilleure expression que dans celle de « victime sacrificielle [...] de notre société patriarcale contemporaine ». (P. 57.)

Voilà pour le contexte! L'intérêt est de voir enfin le vrai visage de l'itinérance jeune et féminine tel qu'annoncé en introduction et défini dans un des chapitres de la première partie du livre. À l'encontre de toutes les approches qui y voient un phénomène pathologique, Paradis y reconnaît un « mode d'investissement de la personne, un vouloir-vivre à l'œuvre dans toute sa